

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

LETTRE DU R. P. MAGNAN AU T. R. P. SOULLIER, VICAIRE GÉNÉRAL.

Lac Qu'Appelle, 10 février 1893.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BON PÈRE,

C'est un devoir pour moi de vous écrire aujourd'hui. Le 10 février me rappelle, en effet, que j'ai été à pareille date, en 1884, l'objet d'une bien grande bonté de votre part.

Premier représentant, alors, de la Congrégation au Canada, en qualité de premier assistant et de visiteur général, vous aviez bien voulu, malgré vos occupations multiples, faire un long voyage et venir représenter la Congrégation à mon ordination sacerdotale. C'est une faveur que je n'oublierai jamais. Et aujourd'hui, neuvième anniversaire de cette date, je veux essayer de vous prouver la sincérité de ma reconnaissance, en vous en offrant l'expression, et en vous disant de nouveau un merci bien cordial.

Les circonstances où nous nous trouvons actuellement me font aussi un devoir de vous écrire. Vous êtes présentement notre premier Père et supérieur. C'est directement et personnellement de vous que j'ai reçu mon obédience pour cette partie du « champ de famille » que nous cultivons ici. Vous aviez même eu la bonté de me donner alors les avis les plus paternels et les plus sages. Il n'est que trop juste que je vienne aujourd'hui vous rendre compte de nos Missions et de nos œuvres. C'est un devoir bien doux, et je m'en acquitterai en

toute simplicité et intimité, comme il me semble qu'un enfant doit faire avec son père. Votre bonté déjà bien connue m'est une garantie que je serai accueilli avec toute l'indulgence dont j'ai besoin. En 1889, j'avais essayé de faire connaître à notre bien-aimé et regretté Père Général les différentes œuvres et Missions de notre district de Qu'Appelle. La lettre d'aujourd'hui ne sera qu'une continuation de ce compte rendu. Depuis cette époque, les limites de notre district de Missions n'ont guère été modifiées. Ainsi, à part la colonie des Hongrois, située à 90 milles à l'est de Qu'Appelle et dont la desserte est maintenant confiée aux Pères du fort Ellice, et trois réserves de sauvages qui se trouvent présentement sous la juridiction de Mgr Grandin ou de Mgr Pascal, nous avons toujours les mêmes postes et centres de Missions à desservir : cinq pour les blancs et vingt-deux pour les sauvages. Vous connaissez déjà la plupart de ces Missions. Je me contenterai de dire ici que nous allons maintenant avoir à donner aussi nos soins à une colonie d'Allemands qui commence à se former à 100 milles environ au nord de Qu'Appelle. Ils sont actuellement sept familles, en tout trente-cinq personnes ; et ils m'ont dit qu'il doit venir encore un bon nombre de familles au printemps. — Je me rappellerai longtemps l'impression qu'ils produisirent sur moi lorsque je les visitai pour la première fois au mois de décembre dernier. Un jeune homme de vingt-cinq ans s'était gelé les deux jambes en s'égarant dans la plaine et en errant toute une nuit à l'aventure. On le croyait gelé à mort. Un de mes voisins, Irlandais protestant, fit plus de quarante milles pour venir au bureau télégraphique le plus rapproché et m'envoyer une dépêche. Je partis immédiatement, et j'arrivai après trois jours de marche. Quelle joie et quel bonheur chez ces braves gens, qui

ne savaient pas que nous avions été avertis et qui n'espéraient pas voir le prêtre ! Ce pauvre jeune homme était dans le plus triste état. Pour comble de malheur, il était sourd et muet. Heureusement une de ses sœurs parlait l'anglais et pouvait converser très facilement avec lui par signes. Je pus ainsi le préparer à la confession et à sa première communion, qu'il eut le bonheur de faire le lendemain. Il était très intelligent, et je n'hésitai pas à lui procurer ce bonheur, qu'il parut apprécier beaucoup. C'était un jour de dimanche. Plus de trente personnes assistèrent à la messe et aux vêpres. Ces Allemands, ayant passé quelque temps dans les États-Unis, parlaient un peu d'anglais. Plusieurs s'empressèrent de se confesser et de faire la sainte communion.

Quel esprit de foi chez ces braves gens ! Quel respect pour le prêtre ! J'eus de la peine à conserver mes mains intactes. A la messe et aux vêpres, tous chantèrent avec un entrain et une harmonie admirables. Je ne pus retenir mes larmes. Quoique tous bien pauvres, ils voulurent me faire une offrande après la messe. « Vous êtes venu de bien loin pour nous voir, me disaient-ils, c'est bien le moins que nous vous récompensions un peu. » Le jeune métis qui m'avait servi de guide ne revenait pas de sa surprise et de son admiration. « Quels bons catholiques ! » ne cessait-il de me répéter tout le long du voyage. Ces Allemands veulent, dès maintenant, se construire une chapelle et organiser immédiatement aussi un district d'école. C'est donc une nouvelle Mission dont il faudra maintenant nous occuper. Elle est située à 4 ou 5 milles à l'ouest du chemin qui mène au lac Poisson et au lac des Noisettes, où il y a un bon nombre de sauvages qu'il faudrait visiter. — Nous avons donc encore à desservir, en tout, à part la paroisse de Qu'Appelle, vingt-six postes, dont les plus rapprochés sont au moins

à 10 milles de Qu'Appelle et dont la distance moyenne est à plus de 40 milles du même endroit.

Ces différents postes pourraient aujourd'hui être groupés en huit centres de Missions :

1° Mission du Sacré-Cœur, à Qu'Appelle ;

2° Mission de Notre-Dame des Anges, comprenant les réserves de la montagne de Lime (File Hills) et l'établissement de Saint-Joseph de Dauphinais ;

3° Mission de Notre-Dame de l'Espérance, comprenant les quatre réserves de la montagne de Tondres ;

4° Une Mission pour les Allemands à Quill Lake, les sauvages du lac Poisson et ceux du lac des Noisettes, quoique ces derniers soient à environ 40 milles plus au nord que les Allemands dont j'ai déjà parlé ;

5° Mission de Notre-Dame de Bon-Secours, et celle de Notre-Dame de Bon-Conseil, comprenant les sauvages de l'agence de Maskawipitang ;

6° Mission de Notre-Dame des Lumières, pour les Sioux de la réserve de Standing Buffalo et pour les Assiniboines de l'agence de « Indian Head » ;

7° Une Mission pour les sauvages cris et assiniboines de la montagne d'Orignal ;

8° Enfin, Mission du Très-Saint-Cœur de Marie au lac Croche.

J'ai fait tout dernièrement un relevé aussi exact que possible de la population de notre district. En y comprenant les sauvages païens, elle donne un total de 4 227 âmes. Le nombre des sauvages seuls est de 3 242 ; 2 618 sont encore païens ou soi-disant protestants, et 624 sont catholiques. Si à ce chiffre nous ajoutons les 985 catholiques blancs que nous avons dans nos Missions, nous arrivons à un total de 1 609 catholiques. Les sauvages sont des Cris, des Sauteux, des Sioux et des Assiniboines. Les blancs sont des Français, des An-

glais, des Écossais, des Irlandais, des Allemands, des métis, etc. En tout sept langues différentes qu'il faudrait savoir pour répondre aux exigences du ministère dans nos Missions. Je ne comprends pas dans ce chiffre la population de la montagne de Bois, qui, tout en appartenant à notre district comme résidence, n'est pas sous notre direction immédiate. C'est le R. P. Saint-Germain qui en est chargé, et il réside habituellement au milieu de ses ouailles. Ce Père, toujours admirablement dévoué pour sa Mission, vient nous voir régulièrement, malgré son grand âge et la grande distance qui le sépare de nous. Il sait que ses visites sont toujours grandement appréciées et qu'elles contribuent beaucoup à resserrer les liens de famille qui nous unissent.

Ce n'est pas nous plaindre que de dire que nous ne sommes pas assez de missionnaires ici. Il y a maintenant des ministres protestants établis dans presque toutes les réserves de sauvages. Il nous faudrait donc donner à ces derniers une attention et des soins tout particuliers, exercer sur eux une vigilance continuelle. Mais comment le faire avec trois Pères seulement pour toutes les œuvres du ministère à Qu'Appelle et dans les Missions sauvages, avec une population assez considérable et si dispersée? Nous n'avons guère que le temps de nous occuper des catholiques et de faire quelques visites de passage aux pauvres païens qui sont continuellement sollicités par les ministres de l'erreur. Ah! je me rappelle souvent cette sentence que vous nous répétiez un jour en nous entretenant de votre visite dans nos Missions du Nord-Ouest : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Puissions-nous en voir bientôt augmenter le nombre! Il y a encore un si grand nombre de ces pauvres sauvages qui sont *sicut oves non habentes pastorem !*

La régularité et la vie de communauté ont bien un peu à souffrir de cette pénurie d'ouvriers. Tant de voyages et de courses de tous côtés nous exposent bien souvent au *vœ soli* dont nous avons voulu nous préserver en nous faisant religieux. Si, au moins, nos bons Frères convers étaient plus nombreux, afin d'en avoir toujours un qui pût accompagner et assister le missionnaire dans ses courses ! Ce serait tout à la fois un grand secours pour les œuvres à accomplir, et un grand préservatif contre les dangers de ces absences prolongées. Mais nous n'en avons toujours eu qu'un seul, et il a évidemment plus d'ouvrage qu'il ne peut en faire, à Qu'Appelle seulement. J'aime à profiter de cette occasion pour rendre témoignage à la bonne volonté et au dévouement des deux Frères que nous avons eus successivement ici, le Frère Doyle et le Frère Pilon. Les services qu'ils nous ont rendus ne font qu'accentuer nos regrets de n'avoir pas un plus grand nombre de ces dévoués auxiliaires à notre disposition. Tous nos Pères sont bien fidèles à se réunir à la maison du Sacré-Cœur, qui est notre résidence commune, et d'où nous rayonnons dans nos diverses Missions. Et pendant ces réunions trop courtes, nous goûtons véritablement le *quam bonum et jucundum* de la vie de communauté. Pendant les deux dernières années, nous n'avons pas manqué une seule fois de faire notre retraite du mois en commun. La date en était toujours déterminée à l'avance, de sorte que, dans les deux ou trois circonstances où un Père a dû s'absenter, il pouvait faire sa retraite le même jour et en union avec les autres membres de la communauté. J'aime à vous donner ces détails, parce que je sais qu'ils vous intéresseront et qu'ils montrent de quel esprit religieux nos Pères sont animés.

Maintenant, permettez-moi de vous donner un extrait

de nos registres. Vous aurez ainsi une idée plus exacte de nos œuvres. Voici la moyenne de chacune des trois dernières années :

43 baptêmes de blancs ;

80 baptêmes de sauvages, dont à peu près la moitié adultes ;

71 premières communions ;

80 confirmations ;

760 communions pascales (en 1892, le nombre en a été de 857) ;

15 mariages ;

60 sépultures

En 1886, comme Mgr Taché l'indiquait dans son rapport pour le dernier Chapitre général, nous avions enregistré 56 baptêmes de blancs, 26 baptêmes de sauvages, 30 premières communions, 35 confirmations, 552 communions pascales et 11 mariages. Nous avons donc eu une augmentation, par année, de 54 baptêmes de sauvages, de 41 premières communions, de 45 confirmations et de 4 ou 5 mariages. Il n'y a que les sépultures qui restent à peu près les mêmes, tout en continuant d'augmenter notre chrétienté au ciel.

Durant les trois dernières années, nous avons construit, dans nos Missions sauvages, six chapelles et résidences. Pour diminuer les dépenses, nos Pères, Frères et autres employés de la Mission ont payé de leur personne. Ainsi, l'été dernier, nous avons élevé un joli petit sanctuaire à Notre-Dame de Lumière dans notre Mission de Sioux. Le bon P. Chaumont avait lui-même, avec quelques hommes, amassé et empilé toutes les pierres qui ont servi à la construction de cette chapelle. Le P. Campeau en a fait autant à la montagne de Tondre et à Paskwaw. Ici même nous ne nous sommes pas épargnés lorsqu'il s'est agi de bâtir. Si, malgré notre concours

personnel, nous n'avons pas pu échapper à quelques emprunts pour mener à terme nos diverses constructions, nous sommes loin de le regretter. Nous avons maintenant ici une église bien convenable pour notre paroisse, et une bonne maison qui nous met à même de jouir de tous les avantages de la vie de communauté. Comme plusieurs des nouveaux sanctuaires sont placés sous le vocable de la Sainte Vierge, nous avons la confiance que cette bonne Mère, non seulement nous fera trouver les moyens de liquider des dettes contractées, pour ainsi dire en son nom, mais encore qu'elle touchera les pauvres sauvages au milieu desquels nous l'avons établie, et gagnera ainsi à son Divin Fils de nouveaux adorateurs qui seront pour elle-même des enfants aimants et dévoués. Il faut voir comme nos sauvages catholiques sont fiers de leurs églises. Ils ne sont pas seuls à les admirer ; des païens sont venus de 80 milles de distance pour visiter ces chapelles. Nous espérons aussi que la Sainte Vierge nous enverra des missionnaires en assez grand nombre pour convertir tous ces pauvres enfants des bois. Vous voudrez bien la seconder dans l'accomplissement de cette sainte entreprise, n'est-ce pas, mon très révérend Père ?

Maintenant, mon très révérend Père, afin de vous reposer un peu de ces données statistiques, si vous voulez bien accepter mon invitation, nous allons faire ensemble une petite visite dans quelques-unes de nos Missions que vous connaissez déjà d'ailleurs. Et comme il fait excessivement froid, nous parcourrons tous les trajets par cœur. Cela vous préservera de la maladresse de *certain guide* dont vous avez peut-être entendu parler et qui, malgré toutes ses prétentions d'habileté, veut absolument égarer ou faire passer par *Versailles* les visiteurs qu'il conduit dans ces Missions.

Nous voici tout d'abord à la Mission du Très-Saint-Cœur de Marie au lac Croche, environ 70 milles à l'est de Qu'Appelle. Depuis 1889, une bonne chapelle, bien finie et bien propre, a remplacé la mauvaise bâtisse en *logues* (pièces de bois équarries) qui servait alors d'église et de résidence au missionnaire. Une petite bâtisse qui adhère à la chapelle, et qui est destinée à servir de sacristie plus tard, sert maintenant de résidence au Père qui dessert cette Mission. C'est tout le local que nous avons pu offrir au R. P. Martinet et au R. P. Provincial du Canada qui ont bien voulu nous honorer d'une visite dans cette Mission dans l'automne de 1891, faveur que nous n'oublierons pas. Un peu au sud de l'église se trouve maintenant une bonne bâtisse qui sert de salle d'attente aux catholiques, les dimanches et les jours de fêtes. Cette maison a été terminée l'an dernier. Dans la direction de l'ouest et à une petite distance de l'église est le « champ des morts », toujours très bien entretenu. Déjà un bon nombre de chrétiens y dorment leur dernier sommeil à l'ombre de l'église et sous les ailes d'une belle croix blanche, en attendant que la trompette du dernier jour vienne les éveiller pour l'immortalité. Le P. Campeau, l'infatigable missionnaire des Sauteux, est actuellement au milieu de ses bons catholiques du lac Croche, qui lui donnent toujours beaucoup de consolations par leur piété et leur assiduité à tous les offices religieux. Il a là une population catholique de 221 âmes, outre un bon nombre d'enfants qui sont présentement à l'école industrielle de Qu'Appelle. Le R. P. Martinet a pu, lors de sa visite en 1891, donner la confirmation à 24 de ces chrétiens, parmi lesquels il y avait deux « enfants » de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

En général, nos sauvages catholiques du lac Croche sont assez industrieux et laborieux. L'agent du gouver-

nement leur rend le témoignage qu'ils sont les plus propres et les plus laborieux de tous les sauvages de son district. Ce n'est pas une mauvaise note dans ces pays. La population totale du lac Croche, en y comprenant les païens des quatre réserves qui s'y rattachent, est d'un peu plus de huit cents âmes.

Si vous l'agréez, nous ferons maintenant une petite halte à la Mission de Notre-Dame des Anges, à la montagne de Lime (*File Hill*). Vous y remarquerez avec plaisir qu'une jolie petite chapelle a remplacé la pauvre et sale maison qu'un des chefs païens avait mise à la disposition du missionnaire. Une circonstance toute providentielle nous a permis, en 1890, de transporter cette chapelle en plein centre des quatre réserves sauvages de la montagne de Lime. L'agent, désirant grouper tous ses sauvages autour de lui, crut que nous pourrions l'aider dans ce dessein en nous établissant au centre des réserves, et nous demanda si nous ne pourrions pas y transporter la bâtisse que nous avions déjà commencé à construire 4 milles plus au nord. Nous ne nous le sommes pas laissé dire deux fois. Nous transportâmes immédiatement notre chantier dans un des plus beaux sites que nous pûmes trouver, et quand, quelques jours après, les sauvages païens voulurent essayer de nous susciter des difficultés et nous empêcher de bâtir sur leur terrain, il n'était plus temps, l'église était déjà debout. Maintenant cette chapelle suffit pour les quatre réserves de ce district. On dit que c'est une bien jolie petite chapelle. Située sur une hauteur d'où elle domine toutes les bâtisses environnantes, bien crépie et blanchie à l'extérieur, elle offre un joli coup d'œil. A l'intérieur, elle est ornée de jolis dessins sur toile qui couvrent toute la voûte et une partie des murs. Cette décoration est un don de M. J.-Ed. Meloche, artiste peintre de Montréal,

qui avait bien voulu déjà décorer gratuitement trois de nos chapelles. Cet excellent chrétien s'est même offert à décorer, pour le même prix, une couronne de quinze chapelles, à mesure que nous pourrons les construire. Il veut ainsi, nous dit-il, témoigner sa reconnaissance à la Sainte Vierge à qui il doit beaucoup. C'est un bienfaiteur de nos Missions. Il ne nous fait payer que le matériel, et encore se contente-t-il le plus souvent de quelques messes pour les âmes du Purgatoire.

Vous remarquerez sans doute avec plaisir aussi que cette chapelle de Notre-Dame des Anges est assez bien garnie : chandeliers, fleurs artificielles, images, chemin de croix, tentures, etc., tout cela est dû à la générosité de quelques personnes charitables, mais surtout des excellentes dames de l'Œuvre apostolique de Paris qui, depuis quatre ans, nous envoient chaque année des dons bien précieux pour nos Missions.

A la montagne de Lime, nos sauvages ont été un peu décimés par la fameuse « grippe ». Aujourd'hui ils ne sont plus que 276. Par contre, le nombre de nos catholiques a un peu augmenté. En 1889, j'en comptais 29 ; aujourd'hui ils sont 60. C'est plus que le double. L'année dernière, nous y avons baptisé 14 sauvages dont 7 adultes. Sur ce nombre, plusieurs réalisaient bien notre devise : *Pauperes evangelizantur;* un aveugle presque sourd et paralytique, une vieille aveugle, une autre ayant juste assez d'esprit pour comprendre et apprendre l'essentiel de la religion. Tout son formulaire de prières se réduit aux paroles du signe de la croix et à ces invocations : « Dieu mon Père, ayez pitié de moi, je vous aime. Sainte Marie, priez pour moi. » Tous les jours elle vous déroule ces prières sur un chapelet, et elle se croit très savante. Je ne sais pas si elle gagnera toutes les indulgences du rosaire, mais je n'ai pas de doute qu'elle trou-

vera indulgence auprès de Dieu et de la Sainte Vierge. Elle est toujours très fidèle à venir à tous les offices quand le missionnaire va visiter ces réserves.

Mais de tous nos convertis, celui qui nous a donné le plus de consolations est un grand gaillard dont la vie avait été d'abord rien moins qu'édifiante. Dieu s'est servi de la souffrance pour le gagner. Dans les premiers temps de sa maladie, il se montra assez mal disposé. L'hiver dernier, ayant appris qu'il était en danger, je voulus tenter un dernier effort, mais sans avoir beaucoup d'espoir. Quelle ne fut pas ma joie de le trouver dans les meilleures dispositions! Son état physique était bien des plus pénibles. Aveugle, presque sourd et paralysé, n'ayant pas de parents pour le soigner, il n'était qu'un objet de rebut pour les sauvages qui ne lui donnaient que les soins nécessaires pour l'empêcher de mourir. Aussi était-il littéralement dévoré par certains insectes... qu'il ne faut pas nommer en pays civilisé. Il n'eut pas de peine à reconnaître le missionnaire. « Es-tu content de voir l'homme de la prière? » lui demandai-je — Oui, je suis très content. Je veux me faire baptiser; je veux aller voir le bon Dieu. Je suis trop misérable ici-bas, je veux être heureux dans l'autre vie, etc. » Ses bonnes dispositions continuèrent jusqu'à la fin. Il put comprendre suffisamment les principaux mystères de notre sainte religion et apprendre quelques prières. Il vécut encore trois mois, donnant de beaux exemples de patience et de résignation à la volonté du bon Dieu.

Nos autres néophytes persévèrent aussi dans leurs bonnes dispositions. Pendant les deux semaines que j'ai passées là tout dernièrement, un vieux sauvage de soixante-quatorze ans a fait plus d'un mille tous les matins pour venir assister à la messe. Baptisé par Mgr TACHÉ à Qu'Appelle, il y a quatre ans, il est tout fier de cette

distinction, et il tient à prouver que Monseigneur a bonne main. Une pauvre veuve, malade, a franchi une distance de plus de 4 milles, à pied, portant sur son dos une enfant de trois à quatre ans, et jeûnant jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, afin d'avoir le bonheur de communier. Pourtant elle avait communié quelques semaines auparavant. A la vue de tant de foi chez ces pauvres gens, comment ne pas redire avec admiration ces paroles de Notre-Seigneur : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits ! » Il y a actuellement, à l'école industrielle de Qu'Appelle, vingt-six enfants de la montagne de Lime, de sorte que nous avons tout espoir pour l'avenir. Outre les sauvages, il y a autour des réserves sept familles de métis ; ce sont de bons catholiques et de précieux auxiliaires pour le missionnaire.

Mais je m'aperçois que je vous amuse plus longtemps que je ne le voulais. Transportons-nous donc immédiatement à Notre-Dame de l'Espérance, à la montagne de Tondre, à environ 50 milles au nord de Qu'Appelle. La population totale de cette Mission, en y comprenant les sauvages païens, est à peu près de 900 âmes. Ce serait suffisant pour nécessiter la présence continuelle d'un missionnaire au milieu de ces réserves. Il y a bien trois ministres protestants. Là aussi nous avons érigé depuis 1889 une bonne chapelle en pierres. C'est la plus grande de toutes celles que nous avons construites. C'est une place d'*espérance ;* aussi espérons-nous que bientôt cette chapelle ne sera nullement trop grande pour nos chrétiens. Bon nombre de protestants viennent assister à nos cérémonies religieuses quand le prêtre y réside. Ils ont cependant leurs temples et leurs ministres à côté d'eux ; mais ils estiment beaucoup le missionnaire catholique

et ne se gênent pas pour se moquer de leurs ministres. Qui sait si un beau jour nous ne pourrons pas jeter quelque bon coup de filet chez ces protestants ?

A Notre-Dame de l'Espérance, nous avons toujours notre excellent instituteur, M. Dennehy, dont l'école si bien tenue est d'un grand crédit pour la Mission. Voici ce qu'en disait tout dernièrement un inspecteur du gouvernement, qui aime pourtant beaucoup à trouver à redire contre toutes nos écoles : « L'instituteur, M. Fred. W. Dennehy, a remporté trois ou quatre fois l'un des prix décernés aux écoles les mieux conduites ; il a beaucoup d'expérience et son école lui fait honneur ainsi qu'au département. » Tous ceux qui visitent cette école, protestants comme catholiques, sont unanimes à en faire l'éloge, et franchement ce n'est que justice. M. Dennehy est aussi un auxiliaire très précieux pour le missionnaire. Très intelligent et parfaitement instruit de sa religion, il a toujours le mot juste à donner à ceux qui voudraient l'attaquer. Aux jours de fêtes et pendant le mois de mai, il réunit nos catholiques, récite avec eux le chapelet et d'autres prières, leur fait une bonne lecture. Le chant d'un cantique couronne ces pieuses réunions. Les enfants de son école font toujours tous les frais du chant. Je pourrais vous parler plus longuement de cette Mission, si le P. Campeau, qui en est chargé, était ici ; mais il se trouve au lac Croche. Peut-être pourra-t-il lui-même plus tard vous donner des détails plus intéressants ?

En attendant, nous irons surprendre le bon P. Favreau, qui est actuellement occupé à desservir sa Mission des Sioux et à y instruire trois jeunes gens qui veulent se faire baptiser. Ce ne sera pas sans une agréable surprise qu'au lieu de la pauvre « étable-chapelle » dont je parlais en 1889 vous trouverez, sur un terrain qui nous

appartient, et située sur le bord d'un lac, une petite chapelle en pierre, surmontée d'un beau clocher au *teint argentin*. C'est le sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, que nous avons pu ériger l'été dernier. Nous, qui ne sommes pas accoutumés à voir vos belles églises et vos magnifiques sanctuaires, nous trouvons cette chapelle bien jolie, et il nous semble que la Sainte Vierge doit en être contente. Les peintures qui la décorent à l'intérieur sont d'un très bon goût et d'un coloris charmant. Nous en sommes encore redevables à notre ami M. Meloche.

La bénédiction de cette église a eu lieu le 10 octobre dernier ; tout s'est fait en grande pompe. Sa Grandeur Mgr Pascal, que nous ne saurions trop remercier, a eu la bonté de présider la cérémonie. Le R. P. Vicaire, les RR. PP. Royer et Blais et tous les Pères de la Mission étaient présents, ainsi qu'une foule nombreuse de blancs et de sauvages venus de toutes parts. La musique instrumentale de l'école industrielle contribuait beaucoup à augmenter l'éclat de cette fête que nous n'oublierons pas de sitôt. Je serais bien ingrat si je ne mentionnais ici le don généreux que nous a fait Mgr Taché. Quand il s'agit d'encourager nos Missions sauvages et d'aider à l'érection de nos chapelles, Monseigneur ne recule devant aucun sacrifice. L'année passée, il nous avait donné 1 000 piastres pour la chapelle que nous avons construite chez Paskwaw. « Bâtissez, nous avait dit Sa Grandeur, et si je n'ai pas l'argent quand vous en aurez besoin, j'emprunterai. » L'hiver dernier, comme je le consultais au sujet de la construction de notre chapelle chez les Sioux : « Je serais bien heureux d'y voir une église, dit Monseigneur, mais je vous avoue que je ne puis rien vous promettre, je ne vois pas où je pourrais trouver de quoi vous venir en aide. » Mais voilà qu'au printemps Sa Grandeur nous envoie un beau « poisson d'avril » de

200 piastres. Ce n'est pas tout ; *melius est dare quam accipere*, Monseigneur semble goûter la vérité de ce proverbe, et l'automne dernier il voulait bien encore nous donner la somme de 1000 piastres pour construire une chapelle à Notre-Dame de Bon-Conseil dans la réserve de Piapot, dont je vous parlerai dans un moment. En même temps, il faisait une généreuse offrande à un autre de nos Pères pour les mêmes fins. Nous avons toujours trouvé en Monseigneur un père prêt à nous seconder et à nous assister dans toutes nos œuvres. Vous me pardonnerez bien cette digression, mon très révérend Père ; ces détails vous réjouiront certainement et ils sont pour moi un devoir de reconnaissance. Continuons maintenant notre inspection chez les Sioux.

Au printemps de 1890, nous avions eu la douleur de nous voir enlever le bon P. Chaumont, le missionnaire si dévoué et si aimé des Sioux et qui parlait déjà bien leur langue. Mais nous avons été bien compensés par le zèle du R. P. Favreau qui a été appelé à le remplacer. Il s'est mis avec ardeur à l'étude du sioux, et dans l'automne de la même année il pouvait déjà donner une bonne et longue mission à ces sauvages. De fait, il passa avec eux la plus grande partie de l'hiver et put baptiser 17 sauvages dont 7 adultes. L'année dernière, il a baptisé 16 sauvages et, comme je vous le disais il y a un instant, il est actuellement occupé à préparer d'autres adultes au baptême. Les vieux sauvages païens font tout en leur pouvoir pour empêcher la conversion de leur tribu. Danses religieuses, superstitions et jongleries de toutes sortes, discours, moqueries, tout est mis en jeu. Au fond c'est bon signe. C'est le diable qui se débat, et quand il se débat ainsi, c'est qu'il trouve qu'il y a trop d'eau bénite. Nous avons toujours dans cette réserve notre école, externat et pensionnat, qui compte actuellement

vingt-deux élèves. L'instituteur, M. Leslie, nous est bien dévoué. C'est un fervent catholique dont le bon exemple ne sert pas peu à l'édification de nos sauvages.

Terminons la visite de nos Missions par les réserves de Paskwaw et de Piapot. A Paskwaw, Notre-Dame de Bon-Secours, la vieille chapelle en *logues bousillées* a aussi été remplacée par une belle chapelle en pierre. Le P. CAMPEAU et ses sauvages la trouvent très jolie, et nous n'osons pas trop le contredire. Je ne sais pas si le R. P. MARTINET, qui nous a fait l'honneur de visiter cette chapelle, sera de notre avis. Comme je vous l'ai déjà dit, cette église est due presque entièrement à la générosité de Mgr TACHÉ, qui a contribué à sa construction pour la somme de 1000 piastres. Il y a dans cette réserve sept anciens élèves de l'école industrielle qui y sont maintenant établis ; trois garçons et quatre filles, en tout cinq nouvelles familles. Ils se conduisent très bien et donnent bonne satisfaction. Les autres catholiques sont toujours bien fervents.

Chez Piapot, Notre-Dame de Bon-Conseil, nous avons déjà commencé la construction d'une chapelle. Mgr TACHÉ, qui nous a offert à cette fin la somme de 1000 piastres, aurait bien désiré que nous eussions pu la terminer pour l'automne dernier. Nous ne le désirions pas moins, car nous n'avons pas de local convenable pour réunir les sauvages et dire la sainte messe quand nous allons dans cette réserve. L'accomplissement de certaines formalités avec le département des sauvages pour avoir le droit de bâtir sur la réserve nous a mis en retard. Puis l'hiver est venu, cette année, un mois plus tôt que d'ordinaire, et il nous a fallu remettre la partie au printemps prochain. C'est peut-être pour le mieux, car d'ici là nous pourrons peut-être acquérir la propriété d'un terrain séparé de la réserve et cependant assez rapproché pour

être à la portée des sauvages. Nous nous trouverions chez nous et nous serions plus indépendants.

Le chef et ses conseillers nous ont déjà donné par écrit leur consentement à ce que nous nous établissions dans leur réserve. Je vous assure que ce n'est pas peu de gagné quand on sait ce que sont ces sauvages et surtout Piapot, leur chef. Les autres sauvages, qui le connaissent bien et à qui nous racontons le fait, veulent à peine nous croire. Piapot a toujours été le plus farouche et le plus indépendant de tous nos sauvages. Le ministre protestant, qui réside tout près de là, a en vain essayé de le gagner ou de l'acheter. Les presbytériens y ont bâti une magnifique école. Mais après quelques années d'essais inutiles, leur institutrice a dû plier bagage et aujourd'hui l'école est fermée. Les commencements n'ont guère été plus encourageants pour nous. La première fois que le P. Hugonnard s'est présenté chez Piapot pour essayer d'avoir des enfants. « Tu feras mieux d'aller jeter ton eau bénite ailleurs, lui dit le vieux chef, tu n'auras pas nos enfants. » Mais, à force de patience et d'efforts persévérants, le Père est venu à bout de gagner ce vieux renard qui, aujourd'hui, le considère comme son grand ami.

Il y a actuellement à l'école industrielle de Qu'Appelle dix-neuf enfants de cette réserve. Tous sont baptisés. Parmi eux se trouvent les enfants adoptifs du vieux chef. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous d'entendre raconter le premier voyage de Piapot pour amener ces enfants à l'école. C'est un épisode qui vous donnera une idée de la susceptibilité de ces sauvages et de la patience et des précautions dont il faut user avec eux. Après deux ans de pourparlers, d'avances et de politesses de toutes sortes, le P. Hugonnard était enfin parvenu à décider Piapot à amener lui-même trois enfants à l'école.

C'était une belle victoire. Le ministre qui demeurait auprès du chef n'avait jamais pu le gagner, ni l'acheter, et Piapot venait lui-même à une distance de près de 40 milles amener ces enfants à notre école. Aussi le Père ne se possédait-il pas de bonheur. Un incident de rien faillit tout faire échouer. A l'école, Piapot campa dans le parloir. Le lendemain matin, comme il vit qu'on balayait, il fut froissé dans son orgueil et crut qu'on faisait cela parce qu'on le trouvait trop malpropre. « Tu peux bien mettre mon lit dehors », dit-il au Père d'un air ironique auquel celui-ci ne prit pas garde d'abord et, ce disant, il sortit le fameux lit qui n'était ni plus ni moins qu'une couverture dont la couleur primitive avait été blanche, mais qui était alors de toutes les couleurs. En même temps il donnait à ses jeunes gens l'ordre d'atteler et de seller les chevaux pour le départ. Les jeunes enfants qu'il avait amenés à l'école, et qui ne consentaient qu'avec peine à renoncer au grand air de la liberté, ne se le firent pas répéter deux fois, et sans beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour le raconter, ils coururent d'un trait à une distance de plus de 1 mille. Là, ils attendirent leur père sur une hauteur d'où ils apercevaient l'école. Vous pouvez comprendre si le cœur du P. Hugonnard saignait. Au moment où il croyait ses efforts couronnés de succès, voilà que tout échouait. Il ne se tint pourtant pas pour battu. Le grand point était de gagner du temps. Il prit Piapot par le côté le plus sensible chez ce sauvage grossier, par l'estomac. Il le détermina à rester jusqu'après le déjeuner et à faire revenir ceux qui avaient pris les devants. Ce matin-là, pour la première et unique fois, il paraît que les bonnes Sœurs furent en retard. Elles mirent beaucoup de temps à préparer ce fameux déjeuner qui, en revanche, fut excellent. Après le déjeuner, quand on vint pour atteler

la voiture du chef, une roue se refusa obstinément à fonctionner. « Tu feras bien mieux d'attendre un peu, dit le Père qui savait peut-être pourquoi la roue ne marchait pas, notre charpentier et notre forgeron vont arranger ta voiture. Il ne convient pas à un chef comme toi de voyager avec une mauvaise voiture. » Quand la roue fut arrangée, il fallut bien lui donner une couche de peinture et lui laisser le temps de sécher. Enfin, comme le beau-frère du chef était indisposé, on propose de le faire soigner ; un bon remède le cloue à l'école pour la journée. Cependant, le P. Hugonnard s'efforçait de faire pénétrer quelques sentiments dans le cœur de Piapot qui finit par rendre les armes dans l'après-midi. Les trois enfants restèrent à l'école. C'était une bonne conquête ; Piapot gagné, il serait ensuite facile de décider les autres sauvages.

Ces trois enfants ont donné bien des consolations au P. Hugonnard. L'un d'eux, Samuel, a toujours été un vrai modèle sous tous les rapports. Dieu l'a bientôt trouvé mûr pour le ciel. Il est mort au printemps de l'année dernière dans les dispositions les plus édifiantes, après avoir donné pendant sa longue maladie un exemple constant de patience, de résignation et de piété. A la fin il demandait lui-même la grâce de mourir, non pour en finir avec ses souffrances, mais, comme il le disait, pour avoir le bonheur d'aller voir le Bon Dieu dans le ciel. Ses sentiments, au moment de sa mort, ont touché un vieux domestique protestant qui se trouvait présent et qui n'a pu retenir ses larmes. Le deuxième enfant de Piapot laissé à l'école était Michel, dont le P. Campeau a déjà raconté la conversion et le baptême dans une lettre publiée dans nos annales. Il persévère toujours dans ses bonnes dispositions. A la dernière fête de Noël dernier, il avait le bonheur de voir baptiser sa mère qu'il avait

lui-même aidé à instruire et à préparer au saint Baptême.

Outre les dix-neuf enfants qui sont à l'école industrielle, il y a maintenant chez Piapot quatorze catholiques. Piapot, lui, a toujours soin de nous répéter qu'il ne veut pas prier. Qui sait si ce n'est pas là un indice que la grâce le travaille plus qu'il ne voudrait le laisser voir ? Dans tous les cas, il n'a pas craint de renouveler encore tout dernièrement, devant l'agent et plusieurs païens, son consentement à ce que nous bâtissions une chapelle dans sa réserve. « Je ne prie pas, dit-il, mais il y en a qui prient parmi nous, puis il y a les enfants à l'école des Pères ; il leur faut une église à eux pour prier. » Ces trente-trois catholiques sont, nous l'espérons, le « grain de sénevé » qui continuera à croître et à se développer (1).

Il y aurait encore à parler d'un grand nombre d'autres réserves, celles de la montagne d'Orignal, de Indian Head, du lac des Noisettes, de Quil Lake, etc. ; mais je vous ai déjà retenu trop longtemps.

Enfin, une petite étape à l'école industrielle et je vous débarrasse de votre ennuyeux cicerone. Depuis 1889, le personnel de cette école a été considérablement augmenté. D'abord, pour le personnel dirigeant et enseignant, il y a aujourd'hui deux Pères Oblats, le R. P. Hugonnard, principal et directeur général de toute l'école, le R. P. Dorais, directeur des garçons, puis neuf religieuses, un teneur de livres, deux maîtres d'école, cinq instructeurs pour les différents métiers et enfin un employé qui remplit les fonctions de gardien du feu pendant l'hiver et de jardinier pendant l'été ; vingt en tout.

Le nombre des enfants inscrits en 1892 est de cent quatre-vingt-quatorze. C'est plus que le double de celui

(1) Au moment où je finis cette lettre, trois sauvages de la réserve de Piapot viennent demander à se faire instruire et baptiser.

qui avait été donné pour 1886 dans le rapport de Mgr Taché. De l'aveu de tout le monde, cette école est la meilleure de toutes celles tenues par le gouvernement. Voici ce qu'en disait l'inspecteur dans son dernier rapport : « L'intérieur de chacune des écoles des garçons et des filles est une merveille de propreté et d'ordre, à commencer par les salles de réception, les différentes salles d'école, les réfectoires, les dortoirs, etc. » Et cet inspecteur n'a que des louanges à donner dans tout son rapport. Cette école est la perle de nos Missions et notre principale espérance pour la conversion des sauvages. D'un seul coup, le samedi saint de l'année 1891, le R. P. Hugonnard présentait au saint baptême trente-quatre de ces enfants. L'année suivante il en avait encore une douzaine.

Que de traits consolants on pourrait citer! Je me contenterai d'un seul. Il n'y a pas encore bien longtemps, une pauvre femme païenne était mourante dans la réserve de Piapot. Elle avait entendu parler des consolations et des espérances de la religion des « croyants » et elle désirait recevoir le saint Baptême. « Va donc chercher « l'homme de la prière », disait-elle à son mari, pour qu'il vienne laver mon âme par « l'eau de la prière » afin que je puisse aller voir le Grand Esprit. » Mais son mari, païen fanatique, ne voulut jamais lui procurer cette consolation. « Nous avons reçu nous aussi notre « manière de prier » et nous devons y mourir comme nos grands-pères, » lui répondait-il. L'infortunée malade eut beau insister, supplier, elle ne put pas obtenir d'autre réponse. Heureusement elle avait à l'école industrielle une fille déjà baptisée et bien instruite de sa religion. Cette enfant fut l'instrument dont Dieu se servit pour procurer la grâce du salut à cette pauvre femme.

Elle vint voir sa mère, et celle-ci se fit instruire

par elle pendant les moments que le mari païen était absent de la maison. « Répète-moi ce que t'a dit le prêtre, lui disait la malade; fais-moi connaître les paroles de la prière... » Elle put ainsi apprendre les principaux mystères. Puis enfin, profitant d'une occasion où elles étaient seules, la jeune fille, d'une main tremblante, versait l'eau du salut sur le front de sa mère pendant que ses lèvres prononçaient les paroles de la régénération : « Je te baptise au nom du Père, etc. » Quelques instants après, la malade expirait, toute consolée et pleine d'espérance. La pauvre Adeline (c'est le nom de la jeune fille), désormais orpheline, revint à l'école, heureuse d'avoir été l'instrument de la Providence pour donner la naissance spirituelle à celle de qui elle avait reçu la vie du temps. C'est elle-même qui donna ensuite ces détails au Père et aux Sœurs de l'école. Ces traits sont bien de nature à encourager ceux qui dirigent cette belle œuvre et à les dédommager des ennuis et des tracasseries auxquels ils doivent nécessairement se soumettre. Un autre sujet de consolation sont les morts édifiantes arrivées en grand nombre à l'école depuis sa fondation. Dans les premiers temps, le P. HUGONNARD redoutait par-dessus tout ces morts; mais aujourd'hui il voit qu'elles ont été une vraie source de bénédictions pour son école, et le souvenir de l'édification laissée par ces chers enfants, avec la pensée que le Bon Dieu l'a choisi pour être l'instrument de leur salut éternel, est une de ses plus douces consolations. Voilà déjà plus de cinquante enfants moissonnés par la mort depuis la fondation de l'école. On aurait pu craindre que ces morts, si nombreuses, ne détournassent les sauvages de nous confier leurs enfants. Mais non ; ces morts ont été en réalité *semen christianorum.* Les enfants ont toujours continué à venir en plus grand nombre après

ces nombreux décès. Les chers petits qui nous ont quittés forment maintenant au ciel la portion la plus précieuse de la famille. Et comme l'ingratitude est inconnue au ciel, ils ne peuvent manquer de prier pour leurs bienfaiteurs et de protéger cette belle institution à laquelle ils sont redevables de leur salut éternel.

Je ne veux pas terminer cette lettre sans mentionner les principaux événements inscrits dans nos annales de Qu'Appelle depuis 1889. Il me semble que ce sont de ces souvenirs de famille qu'il ne faut pas laisser perdre. Je les citerai par ordre chronologique. D'abord, en juillet 1889, grande retraite donnée à nos catholiques en français par le R. P. Dazé et en anglais par le R. P. Fox. Cette retraite a fait un très grand bien à notre population, et nous soupirons après le jour où il nous sera encore permis de recommencer.

Le 12 octobre 1890 fut un grand et beau jour de fête à Qu'Appelle. Mgr Taché célébrait son quarante-cinquième anniversaire d'ordination sacerdotale, et il avait réglé l'itinéraire de sa visite pastorale de manière à se trouver au milieu de nous. Outre le bonheur de fêter cet anniversaire dans une maison d'Oblats et de missionnaires des sauvages, une raison spéciale attirait Monseigneur à Qu'Appelle ce jour-là. Vingt-cinq ans auparavant, à la même date, à la même fête de la Maternité de la Sainte Vierge, il était venu en personne jeter les fondements de la Mission de Qu'Appelle. Dans les immenses plaines qui se trouvent à l'ouest du vaste diocèse de Saint-Boniface, il n'y avait alors aucune Mission, aucune église, aucun missionnaire. Les pauvres sauvages qui les habitaient étaient encore tous plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais Monseigneur avait pour devise : *Pinguescent speciosa deserti*, et cette devise devait trouver son accomplissement dans cette nouvelle Mission qu'il venait

placer sous la protection si puissante de la Mère de Dieu. Après vingt-cinq ans, il revenait admirer l'œuvre de la grâce et remercier Dieu des bénédictions abondantes répandues sur cette portion de son héritage. Comme son grand cœur surabondait de joie en voyant ce qu'il voyait, en entendant ce qu'il entendait dans ces plaines, il y a un quart de siècle désertes ! Il y voyait vingt-trois sanctuaires ou tabernacles où le Dieu de l'Eucharistie était gardé et immolé pour le salut des pauvres pécheurs et pour la conversion des chers sauvages à qui il avait voué sa vie. Il y voyait de nombreux et zélés missionnaires continuellement occupés à la grande œuvre de l'évangélisation. Il y voyait des centaines de chrétiens fervents. Puis il y entendait ces cent cinquante enfants, naguère encore tous païens, chanter avec une piété et un entrain admirables les louanges du Bon Dieu et de sa Sainte Mère, *Laudamus te*, etc. *Kitatamiskatin Jesus wekawismisk* (Je vous salue, Mère de Jésus), etc. Enfin il allait dans un instant faire descendre le Saint Esprit sur soixante-neuf de ces pauvres enfants des prairies. Quelles douces larmes tombaient des yeux du Pontife pendant qu'il nous communiquait ses impressions et nous disait la joie de son âme ! Et comme son émotion se communiquait à tout son auditoire ! Malgré l'état de maladie de Monseigneur, malgré les fatigues causées par plusieurs voyages faits la semaine précédente, Sa Grandeur voulut prêcher en trois langues : en français, en anglais et en cris. C'est un jour dont le souvenir sera longtemps vivant à Qu'Appelle.

Le lendemain, 13 octobre, ramenait le quarante-cinquième anniversaire d'Oblation perpétuelle de Monseigneur. Nous aurions bien voulu conserver ce vénéré Père au milieu de nous en un pareil jour. Il nous exprima le plaisir qu'il aurait eu lui-même de célébrer cette fête

si chère à son cœur dans une maison d'Oblats et de missionnaires des sauvages. Mais l'Oblat doit être avant tout l'homme du devoir. Des circonstances impérieuses nécessitaient le départ de Monseigneur, et nous dûmes nous contenter des premières vêpres et souhaiter à Sa Grandeur bonne et heureuse fête pour le lendemain. C'est à l'occasion de cette fête que Monseigneur eut la bonté de nous promettre les dons si généreux qui nous ont si puissamment aidés à construire nos chapelles dans les Missions sauvages. Le développement de ces Missions est le constant objet de ses préoccupations en même temps qu'une source de douces consolations pour son cœur d'évêque missionnaire. Il nous disait encore, l'automne dernier, qu'une de ses plus grandes peines, lors de la division de la province ecclésiastique de Saint-Boniface en plusieurs diocèses ou vicariats, avait été de voir qu'il n'y avait encore aucune Mission sauvage organisée dans la portion qui lui était échue. Et il nous répétait que sa joie était maintenant bien grande en voyant ces Missions prendre tous les jours de nouveaux développements.

Au commencement de l'année 1892 je lui annonçais que, pendant l'année précédente, nous avions enregistré cent quatre baptêmes de sauvages.

« Quelle belle moisson ! répondait-il, jugez de l'allégresse que j'en éprouve. Que Dieu en soit béni ! et vous, mes fils, mes frères, mes amis, je vous remercie de la gloire que vous procurez à Dieu, de la consolation que vous me procurez à moi-même. Je pourrais dire mon *nunc dimittis*, mais j'aime mieux vivre pour aller vous voir au moins encore une fois et remercier Dieu avec vous des prodiges opérés dans la chère vallée de Qu'Appelle. Mille amitiés à vos zélés compagnons, je vous bénis tous ainsi que vos chers fidèles et même les pauvres infidèles

afin que Dieu nous ait tous pour siens et que nous l'aimions et le servions fidèlement.

« Votre frère affectionné, etc. »

Je me suis permis cette citation, mon très révérend Père, parce qu'elle vous fera comprendre mieux que tout ce que je pourrais vous dire quel père et quel ami nous trouvons toujours en Monseigneur et quels encouragements Sa Grandeur sait toujours donner à ses missionnaires, au spirituel comme au temporel. Une autre date précieuse pour nous, c'est celle du 18 octobre 1892. Ce jour-là, le R. P. Martinet, alors Visiteur Général de la province de Canada, était au milieu de nous, et il donnait la confirmation à quatre-vingt-dix-neuf de nos fidèles. Il était venu en compagnie du R. P. Lefebvre, Provincial du Canada, et de notre R. P. Vicaire. Cette visite privilégiée est bien de celles qui contribuent fortement à nous faire goûter le *quam bonum et quam jucundum* de la vie religieuse, et à resserrer les liens qui unissent tous les membres d'une famille religieuse à leurs premiers supérieurs. Que ces bons Pères soient bénis pour le bonheur et l'honneur qu'ils nous ont procurés en cette occasion ! Enfin, quelques mots seulement d'une belle fête que nous avons eue le 9 octobre 1892 : la bénédiction de cinq cloches, dont quatre pour nos Missions sauvages. La maladie a empêché Mgr Taché de venir faire cette consécration ; mais nous avons eu, quand même, la consolation de voir cette cérémonie présidée par un évêque Oblat et missionnaire des sauvages. Mgr Pascal, Vicaire apostolique de Prince-Albert, avait bien voulu accepter l'invitation que nous lui avions faite de venir prendre, dans cette fête, la place de notre vénéré archevêque. Le R. P. Royer prêcha en français, le R. P. Vicaire en sauteux et le R. P. Blais en anglais. Après la cérémonie religieuse, tous nos chrétiens, riches et pauvres,

blancs et sauvages, étaient invités à prendre part à un banquet, qui nous rappelait les agapes des premiers âges du christianisme. Pour plusieurs, ce n'a pas été la partie la moins intéressante de la fête. Le soir, les enfants de l'école industrielle nous donnaient une charmante représentation dramatique et musicale. Somme toute, cette journée fut une belle fête et elle contribuera, nous l'espérons, à entretenir l'esprit d'union et de charité entre les fidèles et leurs missionnaires.

Entre autres noms, ces cloches ont reçu, à leur baptême, le nom de notre T. R. P. Général et ceux de chacun des Pères de l'administration générale. Elles seront la voix des missionnaires Oblats de Marie Immaculée au milieu des vastes plaines du Nord-Ouest. Placées dans les principaux centres de nos Missions sauvages, elles seront *vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* En même temps qu'elles appelleront les fidèles aux saints exercices du culte et de la prière publique, elles inviteront les pauvres païens à venir se ranger sous la houlette du bon Pasteur. Puissent-ils écouter cette voix et réaliser bientôt la parole de Notre-Seigneur : *Vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor.* Il en sera ainsi, mon très révérend Père, si nous recevons le renfort dont nous avons besoin pour continuer et développer nos œuvres. Il semble que nous pouvons répéter à nos supérieurs ces paroles de nos Saints Livres : *Levate oculos vestros et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem.* En effet, outre nos 1 600 catholiques, ces 3 240 sauvages encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'ignorance, voilà bien une belle moisson à cueillir. Il est incontestable qu'il y a, chez les sauvages, un mouvement continuel de conversion. La grâce fait son œuvre lentement, mais elle la fait. Nos sauvages affectent souvent l'indifférence, mais ils sont loin d'être aussi insensibles qu'ils en ont l'air.

Très observateurs, ils examinent et remarquent tout ; une parole, un geste, etc., rien de ce que nous faisons ne leur échappe. Rarement ils communiqueront leurs impressions ; mais la parole dite, l'exhortation donnée, l'acte de charité exercé à leur égard, tout reste dans leur esprit. C'est une semence qui, fécondée par la grâce de Dieu, germera peu à peu et produira son fruit.

Nous avons actuellement ici un sauvage d'une conduite et d'une piété exemplaires, parfaitement instruit de sa religion, généreux, plein d'esprit de foi ; je l'ai vu, au plus fort de l'hiver et à un moment où il croyait n'être vu de personne, se découvrir et tomber à genoux sur la neige pour réciter l'*Ave Maria* pendant que la cloche de la Mission sonnait l'*Angelus* du soir ; son grand bonheur aujourd'hui est d'accompagner le missionnaire dans les réserves sauvages et de l'aider à instruire ses pauvres amis sauvages. Il me racontait, l'autre jour, comment il a été porté à embrasser la religion. Une simple marque d'attention et de bonté de la part d'un missionnaire a commencé cette conversion. Un jour, pendant que les sauvages étaient campés dans la prairie, il y a dix-sept ans, deux missionnaires arrivent tout à coup dans le camp ; l'un d'eux va droit à mon « létoïss », lui parle avec bonté, s'informe de sa famille, etc. Cette marque d'attention suffit pour toucher son cœur ; il aima, dès lors, la religion de ces hommes de la prière qui cependant n'avaient fait que passer dans le camp. Il ne manifesta d'abord ses sentiments à personne, mais sa pensée allait à ces prêtres qui s'étaient montrés si bons à son égard ; s'enhardissant peu à peu, il en parla aux métis qu'il eut occasion de rencontrer ; il apprit même le signe de la croix, et quand, cinq ans plus tard, le R. P. Decorby lui demanda s'il n'aimerait pas à se faire chrétien : « Oui, répondit-il, je serais bien content ; in-

struis-moi, baptise-moi. » Et ce disant, il se jetait à genoux et faisait un grand signe de croix. Quelque temps après, il était suffisamment instruit et recevait le saint baptême avec sa femme et ses deux enfants.

La grâce, qui avait préparé cette âme pendant plusieurs années, continue de faire la même chose avec nos païens d'aujourd'hui, et je ne doute pas que, parmi ceux-mêmes qui paraissent les plus insouciants, il n'y en ait un bon nombre actuellement sollicités par la grâce et qui, tôt ou tard, se rendront à son appel. Il y a, parmi ces pauvres sauvages, bien des « nicodèmes » qui redoutent les sarcasmes et les moqueries de leurs compatriotes païens, mais qui, au fond, aiment notre sainte religion. Peu à peu, la grâce les fortifiera et leur donnera le courage de tout braver pour devenir chrétiens. Une conversion vient rarement seule; elle en amène toujours plusieurs autres. Nos enfants de l'école industrielle nous en ont déjà fourni plusieurs exemples. Une petite fille, que nos Pères avaient autrefois adoptée à la Mission du Sacré-Cœur, a été, à elle seule, l'occasion de la conversion de treize membres de sa famille. Que de faits de ce genre nous pourrions citer ! Nous avons donc bon espoir. Mais, en répétant les paroles de Notre-Seigneur : *Messis quidem multa*, nous avons aussi la douleur d'ajouter : *Operarii autem pauci.* Si l'on tient compte des distances, des nombreux postes à visiter, du chiffre de la population, des différentes langues à parler, il est impossible de ne pas reconnaître que nous ne sommes pas assez nombreux pour répondre à tout. Nous prions le Grand Maître de la moisson d'envoyer de bons ouvriers, mais nous nous permettons aussi de prier ses intendants, nos bons supérieurs, de se souvenir de nous dans la répartition de ces ouvriers, de nous envoyer de vaillants missionnaires et aussi de bons Frères convers qui puissent

accompagner les Pères dans leurs courses apostoliques, leur permettre, en s'occupant des soins matériels, de donner plus de temps aux œuvres du ministère, et leur procurer en même temps les avantages de la vie de communauté ; et, nous osons le promettre, notre chère Congrégation récoltera bientôt ici ces moissons abondantes qui sont une si grande joie pour le cœur du Père de famille.

Enfin, me voilà au bout. En parcourant cette longue lettre, vous aurez trouvé sans doute que je suis un peu comme certaines personnes qui se font prier des heures pour chanter et qui, une fois parties, n'en finissent plus. Je vous dirai comme elles : « Excusez-la. » Oui, mon très révérend Père, pardonnez la longueur et la monotonie de cette lettre ; et puisque vous êtes notre Père et Supérieur, veuillez nous accorder à tous une de vos meilleures bénédictions.

Je me souscris avec beaucoup de respect votre dévoué et affectionné en N.-S. et M. I.

J.-P. MAGNAN, O. M. I.



VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JULES COLLIN AU R. P. SOULLIER.

Trincomalie, 10 octobre 1892.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vais tâcher d'accomplir ma promesse en vous racontant les principaux événements de cette petite Mission pendant l'année qui vient de s'écouler.

Quand je vous adressais ma dernière lettre, au commencement de juin 1891, je crois, le P. Aimé DELPECH était mon socius. A cette époque, le P. BOURY vint grossir